

## **Jean-Louis Déotte, *L'époque des appareils*, Paris, Lignes & Manifestes, 2004**

Richard Bégin

D'emblée, en guise d'avertissement, l'auteur de *L'époque des appareils* prévient le lecteur que l'essai qu'il s'apprête à lire se développera comme un programme de recherche «prospectif» et non comme un système, voire une théorie. Aussi, cet essai, dans la plus pure tradition du terme, ne cherche pas tant à proposer l'histoire ou la définition stricte de la notion d'appareil qu'il vise à cerner les multiples modes opératoires et discursifs de l'apparaître propre à différents appareils, qu'ils soient culturels, politiques, techniques ou cinématographiques. On comprendra ainsi que le terme d'appareil tel qu'envisagé par l'auteur Jean-Louis Déotte renvoie explicitement à son acception la plus littéraire qui soit, c'est-à-dire à celle qui conçoit l'appareil comme la possibilité d'un déploiement ou d'une exposition de la singularité phénoménale, comme la possibilité de susciter de l'apparat et de la communauté. En ce sens, ce qu'opèrent les appareils relève moins, comme on l'entend trop souvent, de la seule transmission d'informations, laquelle concerne davantage les dispositifs et les médias, que du mode d'apparaître du monde et, conséquemment, de son apparence.

Pour Jean-Louis Déotte, les appareils font ainsi événement en ceci qu'ils mettent en forme les apparences. Si l'appareil politique met en forme une large part de la socialité et que l'appareil muséal met en forme une certaine compréhension de l'histoire, force est de reconnaître aux modes opératoires des différents appareils envisagés le privilège de

«faire époque». Ainsi, il ne faut certes pas lire le titre de l'ouvrage, *L'époque des appareils*, comme le programme historiographique de la notion d'appareil, mais l'envisager à l'aune d'une compréhension quasi phénoménologique des différents modes d'apparaître du monde. L'«époque» des appareils est à comprendre de la sorte comme l'*epokhè* de l'apparaître, soit comme la mise en suspens des phénomènes qui accorde aux événements ainsi suspendus une qualité différentielle: «Chaque appareil, donnant son interprétation de la différence des temps, fait surgir telle ou telle temporalité qui devient son invention propre: un certain genre de fiction et donc un certain genre littéraire<sup>1</sup>.». Aussi pourrait-on, par exemple, comprendre l'apparition de l'appareil téléphonique ou de l'appareil télévisuel comme l'inauguration d'une temporalité originale configurant de nouveaux rapports communautaires.

Ayant divisé son livre en autant de chapitres qu'il y a d'approches possibles du concept d'appareil (quoique le double, on le devine, n'aurait pas suffi à épuiser le sujet), Jean-Louis Déotte navigue ainsi de l'appareil urbain de Benjamin à l'appareil cinématographique de Sokurov en passant par l'appareil politique de Arendt. De cette hétérogénéité ressort toutefois une constante: au-delà des modes de conception du monde que permettent les appareils, il s'agit de reconnaître en ceux-ci l'instrument privilégié de «l'édification d'un monde commun.» (ÉA, p. 27) L'auteur propose l'exemple de la modernité, laquelle s'étant constituée grâce à ces différents modes d'apparaître du monde et de l'histoire que sont, entre autres, «la perspective, la *camera obscura*, le musée, la photographie, le passage urbain, le cinéma, la cure analytique, etc.» (ÉA, p. 27) Dans cette perspective, il semblerait que le concept d'époque acquiert son acception

---

<sup>1</sup> Jean-Louis Déotte, *L'époque des appareils*, Paris, Lignes & Manifestes, 2004, p. 50. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle ÉA, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

heuristique la plus positive en ce qu'il recouperait également celui de la *tekne* et du progrès qui lui est d'ordinaire implicite. Mais l'auteur évite cet écueil progressiste en précisant que l'appareil ne vise pas toujours l'amélioration mais bien la différenciation. L'appareil politique en est l'exemple le plus patent ; tout du politique brigue le distinct et, dans une certaine limite, la dissidence. L'auteur en conclura « qu'il n'y a pas de position d'époque sans conscience de la différence des temps, sans la position d'altérité de l'autre époque. Mais cet acte intellectuel dépend de ce qu'on appellera un appareil [...] en tant que cet appareil invente pour cette époque et son autre, un autre rapport au temps. » (ÉA, p. 49)

Bien que les appareils marquent un rapport particulier au temps et, *in extenso*, marquent ce temps d'une époque particulière, il serait par contre faux de croire qu'ils guident l'histoire sur le terrain de l'évolution technique, politique ou médiatique. L'historicité des appareils est achronique dans la mesure où ils mettent en forme les apparences transhistoriques du monde et non le monde comme tel. Par exemple, on pourra affirmer, à la suite de Bazin, que l'appareil photographique a ceci d'ontologique qu'il offre à voir une véritable empreinte du réel, mais ne pourrait-on pas également comprendre ce même appareil de la façon dont Vilém Flusser, que convoque par ailleurs Déotte, en définit l'usage :

Le mot latin *apparatus* vient du verbe *apparare* qui signifie « préparer ». Le latin comporte en outre le verbe *praeparare*, qui signifie lui aussi « préparer ». Si l'on veut saisir en français la différence entre les préfixes *ad* et *prae*, peut-être pourrait-on traduire *apparare* par « apprêter ». Dès lors, un « appareil » serait une chose tenue prête qui est à l'affût de quelque chose. [...] Une tentative de définition étymologique du concept d'appareil permet d'établir cet « être-prêt-à » propre aux appareils, cette rapacité qui est la leur<sup>2</sup>.

---

<sup>2</sup> Vilém Flusser, *Pour une philosophie de la photographie*, Paris, Circé, 1996, p. 23-24.

Dans cette perspective, l'appareil photographique ne reproduit et ne momifie pas le réel, mais en «apprête» quelque chose et nous dispose à autre chose que ce à quoi nous prépare le monde nouménal. Mais qu'apprête-t-il au juste et à quoi l'appareil nous dispose-t-il ?

Jean-Louis Déotte déploie à son tour, et sans mauvais jeux de mots, un appareil théorique prospectif nous offrant une réponse à la fois surprenante et enthousiasmante : «Les appareils doivent extraire leur matériau non du réel sensible mais du plasma imaginal.» (ÉA, p. 51) En cela, l'appareil n'aurait-il donc pas pour fonction d'être «à l'affût» de l'imaginal et de prêter forme à ce monde intermédiaire, cet intermonde, dont parle Henry Corbin lorsque cet orientaliste reconnaît au monde nouménal une forme imaginatrice enfouie au-delà et en deçà des formes sensibles et des formes intelligibles<sup>3</sup> ? Cette forme imaginatrice, ou cette puissance imaginale, lieu de mythes et de croyances, ne peut-elle donc pas être perçue par l'appareil politique, symbolique, photographique ou muséal, comme l'appareil religieux de la Contre-Réforme qui, sous prétexte d'une certaine conformité ou disposition idéale du sujet à la représentation imaginaire, faisait de l'image pieuse de cette «époque», justement, un véritable phénomène de conviction communautaire ? Ce privilège prosélyte de l'appareil en tant qu'il donne, seul, accès aux apparences du monde nous permet de suivre Déotte lorsqu'il énonce que : «la spécificité des appareils est de nous émanciper de l'adhésion originnaire au corps et aux lieux.» (ÉA, p. 52) En effet, les appareils existent également pour, simultanément, nous délivrer du monde profane et nous incorporer dans la chair sociale.

---

<sup>3</sup> Voir à ce sujet: Henry Corbin, *Corps spirituel et terre céleste de l'Iran mazdéen à l'Iran shi'ite*, Paris, Buchet/Chastel, 1979.

Éminemment convaincants, les appareils sont assurément à ranger du côté du spectacle: «[...] il n’y a pas d’émancipation sans représentation, sans spectacle [...] L’émancipation suppose une mise en scène, des acteurs, des spectateurs. Un appareillage.» (ÉA, p. 61) L’esthétisation du politique apparaît ici comme le parangon de l’émancipation appareillée. L’appareil politique, qui, comme l’appareil photographique, ne dispose pas moins d’une surface d’inscription des événements, la communauté, nous émancipe du corps et des lieux du monde en procurant aux phénomènes mondains une qualité spectaculaire à laquelle nous appartenons dans la mesure où nous sommes effectivement disposés à nous y confondre. Aussi sommes-nous, dans une certaine mesure, le «nous» de l’appareil, en ceci que «l’appareil, c’est ce qui prépare le phénomène à apparaître pour “nous”.» (ÉA, p. 102)

Voilà, en somme, ce qui distingue peut-être l’appareil du dispositif. Alors que l’appareil fonde les lois de notre appartenance à une communauté et qu’il révèle «un certain mode d’enchaînement légal sur l’événement» (ÉA, p. 103), le dispositif, quant à lui, s’avère l’outil ou l’instrument au service de l’appareillage. Il n’y a qu’à songer à la technique générale de l’engrenage, laquelle peut être «disposée» de manière à faire fonctionner l’horloge, cet «appareil destiné à indiquer l’heure», cet appareil foncièrement communautaire et symbolique. Certes, *L’époque des appareils* de Jean-Louis Déotte ne parachève pas un parcours intellectuel qui aura conduit l’auteur au cours de ces dernières années à interroger l’appareil perspectif, l’appareil muséal et l’appareil politique, tant de choses sont encore à dire; mais il a assurément pour intérêt d’ouvrir la discussion sur les relations singulières et souvent énigmatiques qu’entretiennent l’homme et ses nombreux appareils techniques, politiques et spirituels.